

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

DE

L'ARCHÉOLOGIE MODERNE

ET

CONTEMPORAINE

Rapport d'habilitation
2 avril 2003

UNIVERSITÉ DE PARIS
SORBONNE

SOMMAIRE

INTRODUCTION –

DE SON HISTOIRE –

ENSEIGNEMENT licence –

Archéologie grecque –

Archéologie contemporaine –

Archéologie médiévale –

Archéologie agricole, industrielle –

Archéologie vestimentaire –

Archéologie religieuse –

Archéologie funéraire –

« Raout » –

maîtrise –

DEA –

FORMATIONS CONTINUES –

Cepage –

Cirage –

Université d'été –

PUBLICATIONS –

VALORISATION DE LA RECHERCHE –

Diplôme du patrimoine –

Institut d'audit culturel –

Agence Ithaque –

Conclusion –

INTRODUCTION

L'archéologie moderne et contemporaine a eu 25 ans en 2003, exactement¹.

En toute évidence première, aussi bien qu'après examen.

Au premier chef, parce que nous sommes les seuls à avoir institutionnellement « déposé » un tel titre et, explicitement et extensivement, développé ce champ-là de l'archéologie : Philippe Bruneau créa le centre d'archéologie du monde moderne et contemporain en 1977, avec la reconnaissance du Ministère de la recherche comme « formation recommandée » et celle de l'Université comme « axe d'excellence ». Puis en 1978, il en développa l'enseignement, avec moi-même, expressément élu comme assistant à ce titre — lui-même unique — par la vénérable Sorbonne.

Ensuite, parce que cette dénomination d'apparence banale recouvre en réalité une construction disciplinaire spécifique qui ne doit pas grand-chose — sinon, évidemment, par le fait de « l'air du temps » — aux tentatives très superficiellement similaires d'une élémentaire extension de l'archéologie commune aux époques récentes, ou à un élargissement de la curiosité historique à du matériel banal. On aura à s'en expliquer : nous avons vite mesuré les impasses, plus ou moins insurmontables, de cette application élargie de l'archéologie traditionnelle², et les échecs conséquents des tentatives comme, par exemple, l'archéologie industrielle — diluée nativement dans l'histoire des techniques quand ce n'est pas simplement dans l'histoire de l'époque industrielle, ou pire encore, dans quelque fouille ou typologie de site — ou d'autres études de l'équipement technique banal, dont, évidemment, l'ancienne et caduque histoire de la culture matérielle vue de l'Est³ ou de la préhistoire. Bien sûr, ponctuellement, ces diverses applications érudites ont bien pu augmenter, et pourquoi pas solidement, la connaissance, pour peu qu'elles aient su éviter les raisonnements tautologiques coutumiers à ces spécialités quand il s'agit de construire le savoir à partir des choses. Mais, d'ensemble, rien ne s'est véritablement constitué en une réelle discipline autonome de l'art, épistémologiquement fondée et articulée sur les autres en charge du reste de l'humain, comme l'histoire ou les linguistiques et les sémiologies. Or, en revanche, c'est bien ce que nous avons expressément tenté et qui nous distingue, radicalement, de toutes ces velléités : l'archéologie moderne et contemporaine, devenue générale et même, substantivement, « artistique » (comme on parle de linguistique), n'a donc *que* 25 ans, et même un peu moins, si l'on entend bien là-dessous ce que nous y avons mis de spécifique et

1 Tout au long de cet exposé, il est bien entendu fait souvent référence à des publications. L'exercice n'est pas d'érudition : j'ai donc pris le parti de surtout renvoyer à notre bibliographie. Les tables de *Ramage*, par numéros et par thèmes, jusqu'au 12 inclus, sont en fin d'*Artistique et archéologie*, cité ici AA, suivi du numéro de la proposition..

2 En dernier lieu, cf. mon article « Heureux errements d'une archéologie moderne et contemporaine », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 96, 2^e trimestre 2004, pp. 39-42.

3 Cf. le point (inquiétant, tant pour l'auteur que pour ce dont il rend compte) qu'en a fait J.-M. Pesez, « Histoire de la culture matérielle », Dans J. Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, 2006.

d'original, quelle qu'en soit la reconnaissance présente du monde : une refondation de l'archéologie et la fondation d'une science de l'art.

Nous aurions assurément fêté le jubilé de cette féconde aventure qui n'avait pas été qu'intellectuelle puisqu'elle n'était qu'une part des vingt-neuf ans de notre amitié : Philippe Bruneau est mort le 16 mai 2001.

Hériter est amer.

Mais ce peut être l'occasion, sinon d'un bilan du moins d'un rassemblement, entendu moins comme un déroulement, une chronologie narrative, que comme une mise en ordre et en cohérence de nos actions, un rassemblement des orientations, des problématiques, même éloignées de l'archéologie moderne et contemporaine, qui furent celles de Philippe Bruneau, de moi-même et des auteurs en général de *Ramage*. Ainsi publions-nous (dans la *présentation* du centre et de sa direction) la bibliographie complète et de référence de Philippe Bruneau, dont les développements sont si riches que leur analyse dépasserait de beaucoup cette présentation. Ce sera cependant ma propre bibliographie dont le commentaire dans ce rapport d'habilitation constituera essentiellement le moyen d'illustrer cette cohérence de notre démarche.

Cohérence d'abord dans l'histoire institutionnelle de l'enseignement universitaire que nous avons instauré. Certains thèmes, en effet, sont véritablement liés à nos débuts, sinon à nos balbutiements, ou à ceux de nos certificats, comme l'histoire de l'archéologie et plus encore celle du mouvement néo-grec, dans le cadre de la licence en art et archéologie de la Grèce; comme l'archéologie industrielle ou, un peu plus tard, le patrimoine. Ces questions restent importantes – il suffit de constater le malheureux succès de l'imprécise notion de « patrimoine », l'incapacité de l'archéologie industrielle à se fonder épistémologiquement et non uniquement en histoire : on en reparlera justement plus loin – et même très démonstratives, comme la notion d'échange d'art. Mais il est vrai aussi que, prosaïquement, l'évolution de nos préoccupations les rend parfois moins centrales.

Car il est un autre projet d'ensemble que nous avons recherché avec constance depuis au moins vingt ans : la construction épistémologique d'une science de l'art. En dépit des consensus fallacieux, il serait grand temps en effet d'avoir quelques débats – mais quelle illusion et quelle naïveté ! – d'abord sur l'archéologie qui, pour nous, ne peut se réduire à un mode particulier de construction du savoir, la fouille, et encore moins à l'hégémonie d'une certaine classe professionnelle politiquement organisée et donc influente, même en science. Débat sur l'histoire de l'art, constamment en querelle avec sa sœur ennemie, l'archéologie : l'organisation ministérielle de deux licences mutuellement exclusives, consomme, après celui des professionnels, le divorce chez les étudiants ; un non-sens non seulement scientifique comme nous l'avons souvent montré, mais tout autant professionnel, les débouchés étant trop rares pour qu'on puisse s'en priver de la moitié, réduire ses compétences et opposer des intérêts objectivement communs et solidaires. Débat encore sur une histoire de l'art constamment dépendante de sa marâtre éponyme, l'histoire, et indécrottablement confuse sur son rapport d'une part à l'esthétique et d'autre part au plaisir, au désir et au jugement moral qui fonde non l'ars mais l'Art. Débat enfin sur l'histoire même, comme mode unique d'explication, comme fond de l'homme, quand pourtant le langage ne se réduit plus désormais aux langues et que l'art pourrait n'être pas ses styles et moins encore, suivant notre mode, ses ouvroirs !

Deux modes de présentation de cette archéologie, de son bilan et de son avenir, sont donc possibles.

D'une part, on peut montrer ses activités, ses productions dans les domaines académiquement attendus de l'enseignement aux différents niveaux dont nous sommes responsables, du premier au troisième cycle, mais aussi à ceux, para-universitaires, de ce qu'il est coutume d'appeler les formations continues, pour lesquelles nous avons, en effet, beaucoup œuvré en créant les cadres d'une continuité de l'enseignement dans un milieu qui n'est plus seulement étudiantin et qui attend toujours cette formation puisqu'il continue de nous la demander et de nous suivre. La production universitaire se mesure encore par les orientations de la recherche et par ses publications : nous avons diffusé nos travaux historiques et ceux de nos étudiants les meilleurs, dans notre collection créée pour ce nouveau domaine, et dans celles des autres qui y étaient intéressés. Enfin, il est une valorisation de la recherche, qui ne concerne plus les bénéfices scientifiques de l'accroissement des connaissances, mais ses retombées dans d'autres domaines de l'activité sociale : dans quelques directions, notre travail universitaire a pu guider des engagements plus professionnels. Cette première voie donne l'histoire de la nouvelle discipline non comme un simple récapitulatif chronologique, mais comme la présentation des organes qui l'ont constituée, qui l'ont produite et continueront de le faire. Car si beaucoup ont frôlé cette instauration d'une archéologie du récent, on le verra, nous sommes les seuls, il faut le répéter, à l'avoir institutionnalisée de façon durable et à produire des recherches originales et autonomes que peu font par ailleurs. Cette présentation historiographique à proprement parler constituera le développement publié ici.

D'autre part, de par ses particularités, cette archéologie devait aussi donner ses positions théoriques et même ses contestations : car l'université n'est pas seulement en charge de produire de l'enseignement, des publications, des recherches. Elle ne fait pas qu'accroître la connaissance établie. Sa responsabilité fondamentale est tout autant – sinon plus d'ailleurs, car si nous, nous ne le faisons pas, qui aura la formation et la liberté d'esprit de le faire ? – de construire, de réviser, de reconstituer les moyens de créer du savoir. Ce n'est ni un accessoire superflu des spécialités érudites, tout juste bon à compliquer les évidences et les habitudes des manières de faire héritées – qui elles-mêmes, pourtant, furent bien issues d'une élaboration toujours contredite et toujours reconstruite – ; ni la responsabilité illusoire de ceux qui, n'ayant pas de spécialité, seraient en charge de les penser toutes — dirait-on des philosophes? Non seulement l'accroissement du savoir mais l'élaboration des moyens de cet accroissement sont de la responsabilité directe, inaliénable, non déléguable des spécialistes eux-mêmes. L'épistémologie n'est absolument pas une branche de la philosophie — faite par d'autres, ailleurs, pour d'autres objets et d'autres méthodes de réflexion —. Elle est le fondement même de toutes les constitutions du savoir — celui de chacun, là, suivant son objet et ses méthodes propres —. Aussi, l'archéologie moderne et contemporaine n'est pas seulement à présenter suivant la seule voie de son histoire : il faut encore la montrer selon les mécanismes logiques qui la fondent comme science, son épistémologie qui la définit, l'articule sur les spécialités voisines. Ceci sera fait dans la partie « *recherche* » de ce site.

Alors, dans une troisième et dernière partie, après cette *défense et illustration de l'archéologie moderne et contemporaine*, je pourrai présenter plus restrictivement mes grandes orientations, comme ma participation propre à la discipline dont je suis désormais en charge, avec d'autres heureusement, mais sans Philippe Bruneau, suivant les quelques grands thèmes qui la résument : la théorie générale, les modèles d'artistique en général, le funéraire en particulier, enfin, plus secondairement, les néo-grecs et l'histoire de la connaissance de l'art grec, et le patrimoine.

DE SON HISTOIRE

Cette historiographie de l'archéologie moderne et contemporaine ne peut être ici la narration d'un passé événementiel, bien sûr. D'autant que cette archéologie est une élaboration commune à Philippe Bruneau et à moi-même; et qu'alors, au titre de la spécialité du premier comme de nos débuts à tous deux, elle est indissociable d'une réflexion sur l'archéologie grecque ancienne en particulier, sur toutes les archéologies traditionnelles et l'histoire de l'art en général.

Ainsi, dans une bibliographie du professeur Bruneau de 172 numéros⁴, on peut observer cette réflexion pratiquement depuis son 29^e article « Existe-t-il des statues d'Isis Pelagia ? », que suivent un autre sur les sources textuelles et les vestiges matériels), un autre sur le classement archéologique, un autre enfin sur la situation méthodologique de l'histoire de l'art antique⁵, dès 1974-75. Les *Antimélanges* qu'il voulait offrir à ses étudiants lors de sa retraite, à l'inverse des mélanges traditionnels qu'on eût pu lui faire aisément mais dont il avait bien assez pratiqué le genre pour ne le vouloir pas pour lui-même, les antimélanges comportent un chapitre d'archéologie funéraire grecque où il mesure les différences entre les cours qu'il fit sur le sujet dans sa carrière, suivant la manière et la bibliographie habituelle, et leur remodelage de fond en comble auquel il fut amené en suivant mon propre modèle d'analyse du phénomène qu'il avait expérimenté lors du mois de cours que nous donnâmes ensemble à l'université de Sao Paulo, en 1997 et dont j'exposerai les principes dans la deuxième partie de ce propos. C'est dire combien ce serait un non-sens de séparer ce que nous fîmes en archéologie du récent de ce que fit Philippe Bruneau en archéologie grecque.

Cette illustration ne se réduit pas non plus à nous deux puisque beaucoup nous ont suivis : des collègues ont collaboré et produit avec nous ; des étudiants ont continué de chercher, ont travaillé dans notre sens dans les institutions où ils œuvraient. Si bien qu'il s'agit d'une action collective et qu'il faudrait parler de la production d'autres professeurs, maîtres de conférences ou conservateurs pour donner une idée plus complète de cette refondation de l'archéologie.

Dans l'**ENSEIGNEMENT**, tout d'abord. Curieusement, il fut cantonné en **licence** pendant la plus large part de ce temps. La matière au début était trop nouvelle et peu abondante pour initier des débutants au défrichage que nous pratiquions. Et dès 1982, elle fut trop ardue pour eux dans ses présupposés. Ce n'est qu'en 1995-96 que notre archéologie s'implanta en seconde année de DEUG et seulement l'année 2002-2003 qu'elle apparut en première année. Il est vrai que Philippe Bruneau, en archéologie grecque, était, naguère, le seul professeur à l'Institut d'art à enseigner en premier cycle, où non seulement il initiait son public à nos orientations d'analyse archéologique, mais il ne se privait pas de faire expressément de la réclame pour la nouvelle spécialité. Nous avons donc touché, bon an mal an, entre vingt et quarante étudiants, parfois plus, parfois moins. Mais de toute façon plus encore puisque tant le professeur que l'assistant

4 Pour la bibliographie complète de Philippe Bruneau voir le site du Centre d'Archéologie Générale (<http://anthropologiedelart.org/centrage/accueil-et-actualites/direction/bruneau-philippe/>). Un récent numéro de la *Revue archéologique* 2/2002, pp. 407-419 en a publié une incomplète, avec la notice nécrologique dont j'ai donné ma partie corrigée dans sa biographie à l'adresse déjà citée.

⁵ « Sources textuelles et vestiges matériels, réflexion sur l'interprétation archéologique », *Mélanges helléniques* [offerts à G. Daux] (1974), p.33-42 ; « Sur un prétendu biaisement : à propos du classement archéologique », *Annales E. S. C.*, 1974, p. 1475-1482 ; « Situation méthodologique de l'histoire de l'art antique », *L'Antiquité classique* 44 (1975), p. 425-487.

enseignaient dans le certificat d'archéologie grecque et dans celui d'archéologie du monde moderne et contemporain, comme nous l'avons longtemps dénommé. Si bien que par le jeu des choix possibles dans l'organisation des licences, où l'archéologie « hors-groupes » pouvait remplacer n'importe lequel des certificats des trois grandes périodes historiques, en cet heureux temps où la licence n'était composée que de trois certificats annuels de cinq heures trente chacun, nous avions de nombreux étudiants à nous suivre dans nos deux enseignements pendant onze heures hebdomadaires ! Point étonnant que nous les ayons marqués !

Mon travail en archéologie grecque consistait, d'une part, en conférences sur les raisonnements archéologiques à travers l'analyse critique de publications ; d'autre part en cours sur divers sujets touchant l'histoire de la découverte de la Grèce antique pendant la période moderne, celle de la naissance d'une pratique archéologique et celle de la résurgence de l'art grec lors des mouvements néo- durant le XIX^e siècle, à travers l'examen des récits des voyageurs, des publications des monuments antiques et des productions artistiques de l'époque moderne.

Tout cela allait déjà dans un sens précis : le raisonnement, la critique des idées reçues et l'analyse des mécanismes implicites, car les néo grecs, qui n'étaient sûrement pas constitués que de chefs-d'œuvre splendides, se révélaient un mouvement passionnant de compréhension du système architectural grec. J'ai cru un temps faire ma thèse sur ce sujet-là d'histoire de l'art que je déposai en 1978. Le développement de l'archéologie moderne demandait autre chose et j'abandonnai les néo-grecs plus tard, en 1983. Non sans avoir trouvé quelques occasions de publier, en particulier lors de l'exposition sur *La Laurentine*⁶. Mais je ne désespère pas de donner un jour plus complètement l'analyse que je me suis faite de cette histoire, celle du classicisme français, du néoclassicisme, du néogrec et des néo- en général ; celle des débuts de la connaissance de l'art antique grec avec ses limites, ses ignorances et ses incompréhensions que les historiens d'art de l'époque moderne ne perçoivent pas toujours, qui ne connaissent pas bien l'art grec lui-même et les conditions précises de sa découverte ; et que les historiographes de l'archéologie grecque ne comprennent guère, qui ne connaissent pas souvent les arts modernes. Le sujet d'ailleurs, s'est réactualisé pour nous par la question de l'échange d'art qui nous a préoccupé il y quelques années⁷, avec cet exemple et d'autres comme les rapports Chine-Europe au XVIII^e siècle, dans les jardins qui intéressent Antoine Gournay ou comme ceux, plus récents, entre le Viêt-nam et la France, ou très ancien des Minoens et des Mycéniens, auxquels s'intéresse Alexandre Farnoux.

L'archéologie contemporaine prenait moins le chemin de l'apprentissage des raisonnements de la relève des inconnues documentaires, comme nous l'appellerions plus tard, car la question ne se posait pas avec la même acuité. Il nous fallait plutôt, pour nous comme pour les étudiants, explorer la diversité et l'ampleur des champs de ce qu'elle devrait être. Nous avons ainsi commencé cet enseignement avec beaucoup de collaborateurs. Nous contactâmes Jean Cuisenier, conservateur général du Musée des arts et traditions populaires, qui nous fournit des chercheurs occupés des *realia*. La coopération se fit entre 1982 et 88, augmentée de la participation de l'École pratique des hautes études en sciences sociales. Mais l'enseignement s'épuisait vite car il se réduisait souvent au traitement de sujets ponctuels, sans participer au développement d'une discipline – quand il ne s'égarait pas dans de pures questions d'ethnologie, de rapports sociaux

⁶ « Architectes et archéologues », *La Laurentine* (cat. expos. IFA, 1982), pp. 217-252 ; « Pour copies conformes », [= architecture néo-grecque du XIX^e siècle], *Le Courrier de l'UNESCO*, octobre 1977 [sur l'Acropole], p. 28 ; « Postérité de l'architecture grecque », le Néo-grec au XIX^e siècle : *Archeologia* 229 (nov. 1987), pp. 64-66.

⁷ Cf. *RAMAGE* 13 (1996-98), p. 14 *et sqq.* ; *RAMAGE* 14 (2000-2001), p. 120 *et sqq.*

sans substrats archéologiques. C'est significatif qu'il n'était pas toujours évident de faire comprendre notre démarche : J. Cuisenier admettait que les papiers peints, recouverts en sous-couche, fussent archéologiques, mais le dernier, visible, était ethnologique.

L'archéologie médiévale – construction rurale, céramique – a cependant tenu un temps, avec l'enseignement de Françoise Piponnier et de Danièle Alexandre-Bidon, sur leur fouille d'Essertines qui leur permettait de parler des rapports aux archives, de l'habitat, de la céramique, de la cuisine à partir des traces de cuisson, etc.⁸. Françoise Piponnier, chercheur chevronné, respecté et bien implanté dans son milieu, nous enviait même notre succès universitaire, éditorial et scientifique quand elle-même avait à se plaindre toujours, après de nombreuses années de production, du peu de considération dans laquelle était tenue l'archéologie médiévale et de son peu d'existence.

Seule l'archéologie agricole, dans cette ethnologie française, est sortie raffermissée de cette expérience avec nous. Jean-René Trochet⁹, conservateur, a continué et développé son enseignement jusqu'à son élection en géographie humaine à Paris-Sorbonne et son remplacement par notre étudiant commun, Antoine Paillet, qui avait passé sa thèse¹⁰ avec Philippe Bruneau et lui-même. L'habitat rural, ses types et son organisation fonctionnelle, les villages, le paysage, les pratiques culturelles, les systèmes fabriquants que forment les instruments aratoires, les énergies humaines, animales ou mécaniques, les plantes cultivées, les formes des champs, etc. trouvèrent ainsi une place et une audience universitaire à part entière. Même si la préoccupation reste bien réalistement historique, éloignée de ce qui serait pour nous une ergotopie, par exemple.

Enfin, dès les débuts et jusque maintenant, l'archéologie industrielle était naturellement dans ses meubles en archéologie contemporaine, représentée par son meilleur spécialiste d'alors, Maurice Daumas, professeur au Conservatoire des arts et métiers. Il nous aida deux ans par ce « premier enseignement dispensé en France sur l'archéologie industrielle », comme il est écrit sur la jaquette de son maître livre en ce domaine¹¹. Mais il continua jusqu'à sa mort en 1984 à seconder Philippe Bruneau dans les jurys de DEA ; son successeur au Conservatoire ne prolongea qu'un temps ces cours particuliers sur l'équipement industriel. Je repris alors le flambeau, aidé par l'état des lieux dressé par M. Daumas et par les travaux des archéologues anglais et belges, mais surtout guidé par notre réflexion propre sur la discipline que nous avions esquissée dès 1979 quand nous eûmes à inaugurer le 1^{er} Congrès d'archéologie industrielle en France, à Bordeaux¹². De là sortit, en 1985, le point que je fis sur notre conception critique de l'archéologie industrielle, dans *Ramage*, 3¹³ – parallèlement à Philippe Bruneau qui en faisait un sur l'archéologie du paysage, à propos de ce que nous appelions les buissonnements de l'archéologie, comme en 1983, dans le tome 2, il avait traité d'« archéologie moderne et ethnologie française ». Car si, comme je le dis alors, je n'étais sûrement pas compétent sur l'équipement si spécifique de l'industrie¹⁴, à

8 Elles publièrent sur le village et sur la production céramique dans *RAMAGE* 4 (1986).

9 Auteur notamment de *La géographie historique de la France*, PUF (1997) et de *Géographie historique, Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles*, Nathan (1998). Philippe Bruneau fut d'ailleurs de son jury d'habilitation.

10 *Archéologie de l'agriculture en Bourbonnais, Paysages, outillages et travaux agricoles de la fin du moyen âge à l'époque industrielle*, Nonette (1995).

11 *L'archéologie industrielle en France*, Paris (1980).

12 « La place de l'archéologie industrielle dans l'archéologie du monde moderne », *Comptes rendus du 104^e Congrès international des sociétés savantes, Bordeaux 1979*, V (1979), pp. 7-12, (en collaboration avec Ph. Bruneau) ; « L'archéologie du monde moderne et contemporain à l'Université de Paris Sorbonne », *L'archéologie industrielle en France* n°4, mars 1979, pp. 2-5, (en collaboration avec Ph. Bruneau).

13 « L'archéologie buissonnière : l'archéologie industrielle », *RAMAGE* 3 (1984-85), pp. 243-258.

14 Quoique mon sujet de thèse de 3^e cycle portait sur la gare d'Orsay, et m'avait conduit, comme je n'en trouvais pas les archives pour un traitement traditionnel d'histoire de l'art, à une étude générale du programme des gares pendant

l'inverse de Daumas qui trouvait « la matière trop neuve pour qu'on ne l'expose pas à paraître trop prétentieuse en cherchant à en faire la théorie d'entrée de jeu »¹⁵, nous, au risque de le paraître – indûment – en effet, nous prétendions déjà pouvoir donner les linéaments théoriques du domaine. Je n'ai jamais repris la question et continué dans cette voie, mais je crois bien que ce que j'ai écrit reste toujours aussi juste et prémonitoire des écueils sur lesquels l'archéologie industrielle allait se perdre. Suis-je à ce point aveugle ? Mais ce qui me paraît étrange, encore maintenant, c'est que personne de ce monde si spécialisé et si fermé n'ait jamais pensé en discuter avec nous malgré l'introduction de Daumas. Un dernier point sur l'archéologie industrielle dans l'archéologie du récent¹⁶ méconnaît en réalité cet article allusivement cité, pour retomber dans les remarques habituelles et confuses sur sa spécificité et son champ. Le malheur de ce champ d'étude est de n'avoir jamais été capable en définitive – le regard rétrospectif me donne raison – de s'ériger en une discipline autonome, surtout comme archéologie, ou plus exactement de s'intégrer dans la discipline plus large de l'archéologie moderne et contemporaine, telle que pourtant nous la dessinions. Les enquêtes industrielles, dont il n'est pas question de diminuer les qualités érudites, sont restées, comme l'ethnologie, au simple niveau du traitement plus ou moins diversifié de sujets particuliers. Nous eûmes ensuite l'opportunité de rencontrer, à la cellule du patrimoine industriel de l'Inventaire, Claudine Cartier et Jean-François Belhoste qui continuèrent l'enseignement. Ce dernier spécialiste le porte toujours, y compris dans les oraux de DEA, même s'il s'est restreint en heures comme en champ d'investigation dans le cadre du développement de l'archéologie vestimentaire que nous développons désormais.

Car au bout du compte, cette dernière orientation se révèle la plus féconde. Elle est tenue depuis des années par une ancienne et brillante étudiante, Lydia Kamitsis, devenue conservateur à l'Union française des arts du costume, intégrée ensuite à l'Union centrale des arts décoratifs au Louvre, pour former le Musée de la mode qui manquait à Paris et dont elle fut chargée de la programmation avant de devenir commissaire indépendant. Avec L. Kamitsis commençait pour nous quasiment l'invention d'un nouveau domaine d'exploration inaugurée déjà par la grande «notice problématique» de Philippe Bruneau sur le vêtement, dans *Ramage 2*, dès 1983, qui reste une référence pour les milieux spécialisés de la mode, de la couture et des arts appliqués. Son enseignement, dans la ligne de sa formation, n'était pas seulement une histoire du costume et des formes, suivant les seules références disponibles, mais l'analyse, par exemple, des échanges vestimentaires intersexuels – son sujet de thèse que malheureusement ses nombreuses responsabilités ne lui ont pas permis de faire aboutir –, comme le pantalon, le costume d'homme; ou entre les milieux ou les civilisations, comme la salopette ou les styles exotiques ou néo-. Ou l'analyse encore des systèmes techniques des couturiers, comme Madeleine Vionnet ou Paco Rabanne, pour lesquels elle fit d'importantes expositions et publications¹⁷. Ainsi, j'eus l'occasion de mettre Rabanne en rapport avec les mécanismes de l'art contemporain lors d'une exposition du

tout le XIX^e siècle, cf. sur un petit exemple : « Chemins de fer et gares à Calais au XIX^e siècle », *La pioche et l'aiguille, Calais industriel et monumental 1817-1914* (cat. expos. Musée des Beaux-Arts de Calais, 7 mai-28 septembre 1981), pp. 118-127.

15 *L'archéologie industrielle en France*, Paris (1980), p. 10.

16 *Les nouvelles de l'archéologie*.

17 L. Kamitsis, commissaire scientifique, *Madeleine Vionnet, les années d'innovation, 1919-1939*, exposition du musée des tissus de Lyon, 26 nov. 1994- 26 mars 1995 ; *Paco Rabanne*, Musée de la Mode de Marseille, 9 juin-17 septembre 1995 ; L. K., *Vionnet*, Paris, 1996, (Ed. Assouline) ; L. K., *Paco Rabanne*, Paris, 1996 (Michel Laffon).

créateur au Musée de la mode de Marseille, en 1995¹⁸. L'article portait non sur la biographie ou les formes, mais sur une modélisation des enjeux de l'art contemporain, qui eux-mêmes avaient fait l'objet de cours et d'un article¹⁹, auxquels consoient les productions de ce couturier ou d'autres comme Miyaké. Ce domaine particulier d'une analyse du vestimentaire aurait dû constituer, outre un axe de recherche majeur que j'ai commencé d'étudier et de publier²⁰, l'essentiel de l'adaptation, de l'intégration de notre archéologie à la licence spécifique d'histoire de l'art. Mais l'opposition de quelques historiens d'art, dans le cadre de la réforme de la licence, nous cantonnera dans la seule licence d'archéologie. Le principal, néanmoins, c'est que nous avons gagné la participation beaucoup plus significative et importante qu'un ostracisme étroit, de l'Institut français de la mode, de l'École nationale supérieure des arts décoratifs, et des Ecoles d'arts appliqués Olivier de Serres et Duperré avec lesquelles nous avons signé des conventions d'échange de cours et d'étudiants en licence et mastère. Face à la construction analytique des processus constitutifs du vêtement, faite en sorte de placer tout ce qui s'y rapporte, Alexandre Farnoux pour le domaine grec, Antoine Gournay pour le chinois et l'oriental en général, Lydia Kamitsis pour le contemporain, Marie-Laure Portal pour le filage et le tissage, Aude le Guennec, assistante de conservation au musée de Cholet, pour les guises enfantines, et Jean-François Belhoste pour les questions techniques et industrielles, développeront l'efficacité d'une modélisation par une illustration exemplaire.

Reste, quand même, notre enseignement propre par lequel nous expérimentons directement sans doute les difficultés et les impasses d'une certaine archéologie moderne et contemporaine dont on reparlera plus loin, mais tout autant son efficacité à aborder de manière nouvelle des objets originaux, communs ou non, pour le traitement desquels les disciplines traditionnelles de l'histoire de l'art, de l'archéologie, de l'histoire pouvaient rester démunies ou muettes. Philippe Bruneau, suivant sa formation d'historien de l'Église, surtout au XIXe siècle, en sa qualité de catholique averti et plus encore de grand clerc du diocèse de Paris formé à tout l'équipement ecclésial, développa largement l'archéologie religieuse dans la France des deux derniers siècles, par ses cours sur les sanctuaires hypèthres que nous visitons régulièrement, comme ceux de Bazouges en Mayenne, les chemins de croix de Pontchâteau et d'ailleurs, les multiples grottes de Lourdes ou groupes des apparitions de La Salette ou de Pontmain; sur les crèches ou les jouets catholiques, les vitraux dévoués aux saints français, aux apparitions mariales, aux dévotions locales; sur les églises enfin, avec leur équipement si diversifiés selon les différentes activités qu'elles abritent.

Nous avons rencontré, lors de plusieurs séjours en Auvergne particulièrement, nombre de Mariannes de village, ou de Libertés, de Républiques, de Révolutions dont Maurice Agulhon faisait l'étude dans une publication récente alors. Philippe Bruneau trouva amplement matière à analyser les parallélismes souvent conflictuels du catholicisme et de la République, à travers cette imagerie religieuse et politique du siècle passé. Littéraire de formation, il traita aussi des rapports de l'archéologie et de la littérature, entre autres la question de l'illustration des livres. Il fit encore

18 « Esthétique et esthémotopée », Actes du troisième colloque international d'anthropologie clinique : « Quel "discours de la méthode" pour les sciences humaines », Louvain-la-Neuve, novembre 1993, *Anthropo-Logiques* 6 (1995), pp. 59-61.

19 « La sensation et le non-sens, essai sur le mouvement contemporain des arts » *RAMAGE*, 10 (1992), pp. 7-29.

20 « Modèle de vestiaire », Dans *Parure, costume et vêtement, Histoire de l'art*, n°48 (juin 2001), pp. 3-9.

des cours sur l'histoire de l'archéologie, sur l'équipement de l'animal, etc., dont il tira de nombreux articles dans *Ramage* et ailleurs²¹.

J'étais de mon côté toujours intéressé à l'archéologie funéraire – en 1975, ma troisième pellicule sur trois cent quatre-vingt six, contient des cimetières de Saintonge que j'exploite encore. Dès le début de cet enseignement, on s'essayait en conférence à l'analyse de tombes banales, sous tous les angles, y compris les fleurs, cadeaux et épitaphes. À la longue, ce qu'il était important de remarquer ressortait de ces nombreuses analyses ponctuelles et je pus publier plusieurs articles sur le sujet²², avant d'en faire ma thèse qui devint, au fur et à mesure de son développement, mon sujet proprement d'archéologie contemporaine.

Je fis aussi plusieurs années de cours sur les monuments aux morts, les monuments officiels attendus des grandes guerres en France, mais aussi les simples plaques des institutions, des banques et des chemins de fer, les monuments des anciennes guerres ou des péris en mer, ceux des accidents, grandes catastrophes, accidents de la route d'individus, et les monuments des autres pays, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie ou Grèce. Je crus une fois de plus, et c'est dire les tâtonnements de cette archéologie naissante bien plus que mes hésitations personnelles, pouvoir en faire un temps un sujet de thèse que je déposai en 1984 et abandonnai vite puisque je soutins le sujet du funéraire en 1989. Mais l'enquête était ample et précise à la fois, quand l'analyse, quoique complexe, restait plus simple que le funéraire en général, qui d'ailleurs pouvait l'inclure. Dans un champ historique limité et significatif, je fis cependant l'investigation des monuments aux morts des églises parisiennes – ce qui nourrissait en plus les enquêtes sur l'équipement religieux. *Ramage* 6, en 1988, en donna au moins toute la construction problématique de ce qu'il y avait à observer, de ce que cela fabriquait et comment²³.

Mais outre l'archéologie industrielle dont j'ai déjà parlé, j'abordai encore d'autres sujets, comme la notion de prothèse qui dépassait, comme équipement, ce que le mot veut dire

21 Cf. sa bibliographie thématique sur le site du Centre d'Archéologie Générale (<http://anthropologiedelart.org/centrage/accueil-et-actualites/direction/bruneau-philippe/>) et les tables thématiques de *Ramage* en fin d' *Artistique et archéologie*.

22 *Autopsie du funéraire, Pour un modèle d'analyse du culte et de son équipement*, publication entièrement refondue de la thèse.

Autres publications sur ce thème, dans l'ordre d'importance :

« Meubles et immeubles de la mort », *RAMAGE* 3 (1984-85), pp. 69-116.

« Signal de mort », *RAMAGE* 4 (1986), pp. 315-349.

« Signal de mort II », *RAMAGE* 5 (1987), pp. 113-136.

« Le funéraire et l'histoire », *TOPOI* 2 (1992), pp. 131-140.

« De funestes égarements », critique du colloque *Théories de la nécropole antique* [cf. référence suivante], *TOPOI* 5/1 (1995), pp. 279-293.

« Contre sens, contre histoire », Dans *Nécropoles et pouvoir, idéologies, pratiques et interprétations*, Actes du colloque international *Théories de la nécropole antique : les nécropoles et l'idéologie du pouvoir dans le monde des cités (VIIIe s. av. J.-C.-IIe s. ap. J.-C.)*, Lyon, 21-25 janvier 1995, Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen n° 27 (1998), pp. 283-295.

« Tombes de bêtes », *RAMAGE* 5 (1987), pp. 137-161.

« Aux morts », *RAMAGE* 6 (1988), pp. 127-154.

« De la tombe individuelle à la tombe collective en Auvergne », *RAMAGE* 1 (1982), pp. 113-133.

« Nécrotaphica I », *RAMAGE* 9 (1991), pp. 121-140.

« Aux cimetières de Passy et d'Auteuil, de quelques façons d'explorer le funéraire », in *Le 16^e, Chaillot Passy Auteuil, Métamorphose de trois villages* (Catalogue de l'exposition de la Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris, 1991), pp. 184-187.

« Une stèle funéraire à Belle-Isle-en-mer », *Bulletin de correspondance hellénique* 99 (1975), pp. 331-334.

23 « Aux morts », *RAMAGE* 6 (1988), pp. 127-154.

couramment ; comme la magie. Et surtout comme l'art contemporain, dont il ne s'agissait pas pour moi d'en faire l'histoire – ce que faisaient mes collègues –, mais l'archéologie à notre mode. Je m'en expliquerai en artistique, dans la dernière partie, mais le sujet fut très séduisant dans l'enseignement, surtout lorsqu'il s'étendit au vestimentaire.

Et puis il y avait « le raout ». Tous deux, Philippe Bruneau et moi-même, nous donnions en chants amébées, comme il aimait à le dire, dans un grand rassemblement de tous nos étudiants d'histoire de l'art et archéologie de la Grèce, d'archéologie moderne et du diplôme de maîtrise du patrimoine, pendant plus ou moins un mois à raison de deux heures par semaine, nous donnions nos positions sur l'archéologie, sur ses fondements, ses raisonnements, ses modélisations, son épistémologie, ses démarches professionnelles et ses implications politiques patrimoniales. Dans cette construction théorique, nous n'avions parfois que peu d'avance sur les étudiants ; cela contribuait sans doute à les motiver plus encore dans la mesure où ils se sentaient participer, par leurs interrogations ou leurs intérêts, à la construction disciplinaire qui se faisait devant eux.

À quoi les conférences proprement dites que j'animais les conviaient en presque vraie grandeur, puisque nous prenions n'importe quel objet de leur choix dont ils avaient à faire des dossiers, en sorte de savoir ce qu'on en pourrait dire si l'on n'en faisait pas l'histoire – que chacun apprenait par ailleurs –, ou la simple description formelle, ou la présentation technique telle qu'un fabricant la ferait avec plus de connaissance et de pertinence. Il s'agissait surtout de construire un modèle d'analyse des fins qui se trouvaient fabriquées et des traits utiles à ces fins, quelque chose qui nous donna une spécificité, une spécialité même, face aux historiens et aux techniciens. La liste fait sourire, mais ce fut toujours un excellent exercice que de déconstruire le tatouage, le disque, la brosse à dent, la cigarette, le soutien-gorge, le tag, le théâtre, le rouge à lèvres, les baskets, le toilettage animal, les lunettes, la chaise, la boîte d'allumette, le chapelet catholique, le tire-bouchon, la vitrine, le biberon, le mur de Berlin, la chaire à prêcher, le paravent, les épouvantails, les jeans, la bicyclette, les legos, la marqueterie, le ticket de métro, le ski, la vaisselle jetable, le collant, la bouteille, le diaphragme, le flacon de parfum, l'escalier, le rideau, la bougie, les couverts, le préservatif, le cadre, le violon, les maquettes de publicité, le livre, les bonbons, le chapeau, le timbre-poste, l'affiche de cinéma, l'ordinateur, la montre, les abris bus, la guitare électrique, la serrure, les tringles à rideaux, le kiosque à musique, l'attelage, la pipe, le dentier, la robe de mariée, le manège, le landau, le maquillage, le sac, le hamburger, le costume d'opéra, la bûche de Noël, les vespasiennes, le sucre et son papier, etc., etc. – heureusement que le raton laveur, non technique, ne peut faire partie d'une telle liste de bazar en tout genre. Mais outre que c'était un exercice terrible que de savoir comment prendre un matériel aussi commun et connu – ni plus ni moins que clous, pesons, tuiles, fibules et tant de pots des archéologies traditionnelles –, tout ce fatras n'en est pas moins du matériel d'archéologie contemporaine, dont on n'aurait pas tiré des merveilles d'interprétations, des renseignements incontournables – comme dans beaucoup d'études d'archéologie et d'histoire de l'art –, mais dont la diversité et l'accumulation font néanmoins la complexité réelle d'un équipement qui nous détermine grandement.

Ainsi initiés aux arcanes des champs et des modes d'analyse de cette nouvelle archéologie, certains de nos étudiants nous suivaient en **maîtrise** puis en diplôme d'études approfondies avec des sujets plus traitables. Nous en avons régulièrement rendu compte à partir de *Ramage 2* dans une rubrique en fin de revue sur « l'archéologie moderne et contemporaine à l'université de Paris Sorbonne », faisant part de l'enseignement, de la recherche, des mémoires et du reste des activités du centre d'archéologie. Je me dispense donc d'en faire état ici.

Mais l'exercice se continuait : Philippe Bruneau donnait un enseignement théorique développé sur les sujets qui l'intéressaient, comme le portrait, le vêtement, l'archéologie religieuse et, bien sûr, la théorie de la médiation et l'exploitation que nous en faisons, ce qui allait donner les orientations de notre traité d'*Artistique et archéologie*. De mon côté, je suivais toutes les semaines les raisonnements et la construction des modèles analytiques des chercheurs néophytes. Toutes catégories confondues d'ailleurs : il n'y avait pas que les sujets d'archéologie contemporaine, dont évidemment les miens, en funéraire et vestimentaire ; je m'occupais aussi des sujets d'archéologie grecque, non que je disposasse de l'érudition spécialisée, mais j'avais les mécanismes du raisonnement des opérations archéologiques habituelles en matière de relève des informations perdues, et bien entendu ceux de la modélisation. Même à l'arrivée d'Alexandre Farnoux comme maître de conférences, nous avons gardé l'habitude de cette direction mixte, puisque chacun de nous avait les étudiants de l'autre, en considérant qu'il était bon pour les « grecs » d'être sensibilisés à une tout autre situation archéologique, et pour les « modernes » de fréquenter une vieille discipline instituée et pleine d'expérience. Nos orientations nous valurent aussi d'être choisis par des étudiants en archéologie chinoise ou amérindienne : là, moins qu'ailleurs encore, il ne pouvait s'agir pour moi de la moindre once d'érudition, il n'était donc question que de raisonnement et de problématique.

Nous avons organisé le **diplôme d'études approfondies** sur le modèle du concours de l'École française d'Athènes : en plus d'un mémoire plutôt de questionnements que de traitement, des épreuves orales demandaient à l'étudiant d'avoir des bases de connaissance, mais surtout de savoir présenter et analyser immédiatement tout document tiré au hasard dans chacun des quatre grands champs de la discipline : l'archéologie industrielle, agricole, religieuse et funéraire. Il devait en plus préparer une question purement théorique qu'on lui posait en rapport souvent avec son sujet de mémoire.

En général, les choses s'arrêtaient là. En dépit de la *doxa* de nos milieux sur la recherche, et plus encore de la politique ministérielle de financement, de décompte, d'évaluation, d'expertise, nous n'avons jamais poussé à la thèse, considérant qu'elle ne servait guère à autre chose qu'au recrutement universitaire et que c'était un luxe de sacrifier trois ou quatre ans au début de sa vie professionnelle et personnelle sans beaucoup de chance d'y participer. Certains se le sont malgré tout accordé, à notre grande satisfaction – mais ils furent aussi confrontés à notre impuissance à leur trouver des débouchés en rapport.

Ce que nous faisons peu en doctorat, nous le compensons cependant beaucoup par des **FORMATIONS CONTINUES**, spécialisées et de haut niveau. Nous suivions en effet nos anciens étudiants, surtout s'ils se professionnalisaient dans des métiers qui tenaient encore à notre formation ; ils nous suivaient toujours, même quand leurs métiers les éloignaient de nos préoccupations. Dès 1988, nous créons les CÉPAGE, ou Cercles professionnels en archéologie générale, suivant le goût amusé de Philippe Bruneau pour ces jeux de mots aisés avec une telle terminaison. Des journées ou des demi-journées, une à quatre fois l'an entre 1988 et 1994, dans un vivier d'une cinquantaine de personnes dont une moitié généralement était présente ; nous nous retrouvions au centre d'archéologie de la rue Michelet, au Sénat même, par deux fois, où une ancienne littéraire officiait comme assistante d'un groupe politique, ou encore dans la propriété de Philippe Bruneau en Anjou. Nous leur faisons part des nouveautés de notre enseignement et de nos recherches ; nous discutons de leurs intérêts, de leurs curiosités, de leurs travaux, car plusieurs étaient dans des musées : sujets d'exposition, de publication, modes de la communication, enjeux patrimoniaux, tout était occasion de continuer à les former, de les

ramener à la discipline – *stricto sensu* – scientifique, de les sortir des contingences triviales des occupations journalières.

Pour ceux qui restaient plus étroitement chercheurs, nous créâmes à partir de 1990 les CIRAGE, ou Cercle impromptus en archéologie générale, séminaires de deux ou trois heures, le jeudi soir au deuxième semestre, tous les quinze jours. Là, notre ambition plus universitaire, était vraiment de soutenir des études de sujets précis, des publications, particulièrement les articles de *Ramage* en préparation, les mémoires et les thèses. Approche du rêve américain, archéologie du conflit irlandais, fouilles de Marly, culte des reliques, récompenses sportives, photographie, échange vestimentaire, le style, le match, les transpositions de techniques dans le papier peint des XVIII^e et XIX^e siècles, l'archéologie de la France coloniale, les jardins chinois en Europe au XVIII^e siècle, les tombes musulmanes en France, ruptures de style dans les techniques agricoles, patrons de couture, vêtement d'enfant, représentation des évêques au XIX^e siècle, costumes de scène, vêtement grec antique, Crète mycénienne, costume de deuil, guises bretonnes, vêtement de poupée, design, l'anachronisme, les arts ménagers, l'archéologie expérimentale : tout cela a produit, d'une façon ou d'une autre, mémoires, thèses ou articles.

Depuis ces dernières années, en 2001, les cirages sont devenus hebdomadaires et annuels ; la clientèle, loin de se décourager, se fidélise au contraire. En 2001-2002, après une séance théorique repositionnant notre démarche, j'ai donné les linéaments d'une archéologie de l'enfance, en rapport avec le futur musée de Fécamp, programmé par M.-H. Desjardin ; d'une archéologie du mort et du culte funéraire ; d'une archéologie de la religion et de la transcendance, en liaison et suivant la distinction qu'en peut faire Jean Gagnepain dans la théorie de la médiation. Dans un autre registre, Olivier Meslay, conservateur des peintures anglaises au Louvre, nous a fait discuter un projet d'exposition sur l'analyse des revers de tableaux ; Gilles Bellan, directeur des publications de l'Inrap, nous a parlé de la question du portrait dans Tintin ; Madame Spantidakis, d'une rarissime nappe en dentelle du Louvre qui pose toutes les questions de relève, de restitution, de datation, de localisation, d'identification des images et du système technique des points. L'année 2002-2003, nous avons abordé l'archéologie de la maquette, en rapport avec le Musée des Terre-neuvas de Fécamp ; la redéfinition de la notion de prothèse, par X. Favereau qui est aussi cardiologue ; les techniques de traitement du corps, par M.-L. Portal. Nous avons abordé la question du culte religieux et transcendantal exemplarisé par le bouddhisme chinois, cambodgien, le chamanisme, les possessions, etc., tout exemple que chacun peut apporter en sorte d'affiner l'analyse pour un cours commun d'Al. Farnoux sur l'antiquité, d'Antoine Gournay sur l'Extrême-Orient et de moi-même sur le contemporain. Al. Farnoux a parlé d'une archéologie de l'équipement quotidien à partir de la source que sont les catalogues Manufrance. Enfin nous devons reprendre en fin d'année les questions de modèles médiationnistes en littérature avec plusieurs collègues d'Angers, Tours et Paris. En 2003-2004, j'ai pu m'essayer à un modèle général d'une archéologie du culte, funéraire ou divin, quand Fr. Le Gourriérec nous en proposait un pour l'écriture. X. Favereau nous fit deux séances sur la neurologie, les sciences cognitives et la médiation ; Br. Bentz nous présenta les problèmes d'une analyse des installations du télégraphe Chappe ; A. Le Guennec, les vêtements d'enfant "prescripteur de mode" et les teintures textiles ; M.-L. Portal, les textiles en Grèce moderne. En 2004-2005, nous travaillons une fois par mois sur la conception d'un futur manuel d'archéologie, les deux à notre mode. Et deux grands chantiers de modélisation nous préoccupent : le traitement, par M.-L. Portal, et le logement par moi-même, à propos des maisons grecques et romaines d'H. Wurmser.

Un sujet, central en histoire de l'art et en archéologie, réapparaît périodiquement, car il implique plus d'un, particulièrement Y. Gagneux, conservateur du Musée Balzac : l'image. La

littérature en général, le livre, l'illustration, l'image étaient des thèmes chers à Philippe Bruneau, comme helléniste et comme passionné de Balzac dans ses rapports complexes avec l'archéologie. J'y fus aussi naturellement initié. C'est ainsi que j'eus quelque chose à dire, archéologiquement, architecturalement même, d'un roman secondaire de Balzac, *Modeste Mignon*²⁴. De plus, je fis avec Philippe Bruneau presque toutes les reconnaissances provinciales de son *Guide Balzac*, en admirant, sous sa tutelle éclairée et enthousiasmée, les ressorts de la création de l'écrivain, l'intérêt de sa démarche archéologique pour l'équipement et la place qu'il tient dans la caractérisation de ses fictions, comme campant un caractère, quasi un personnage. La fréquentation était ancienne, non seulement parce que Philippe Bruneau m'avait convié de longue date à la lecture et à la relecture de son auteur aimé, mais autant parce que nous avons trouvé depuis longtemps des convergences majeures entre la définition de l'archéologie à laquelle nous étions parvenus et celle que l'écrivain prônait déjà comme motivation à entreprendre la *Comédie humaine*²⁵.

Ces séminaires restreints, qui doublent les séminaires normaux de maîtrise, pour étudiants avancés et professionnels en nos domaines d'intérêts deviennent les moments les plus passionnants de l'enseignement, pour les assistants toujours actifs et réactifs, souvent très compétents, et pour nous, Alexandre Farnoux et moi-même, qui avons à reconstruire les problèmes, à faire progresser l'analyse. Pour ma part, là s'élaborent mes futurs cours sur le vêtement et le culte divin tout d'abord ; et plus tard, le design, sur lequel j'ai déjà écrit, et plus largement la question du logement et de l'archéologie de l'enfance, de l'apprentissage et de l'éducation.

Deux ans à partir de 1991, nous avons même organisé un séminaire plus restreint encore et plus spécialisé avec nos anciens étudiants universitaires, Alexandre Farnoux, alors maître de conférences en archéologie grecque à Paris-Sorbonne, Jean-Charles Moretti du CNRS, Michèle Brunet, maître de conférences en archéologie grecque à Panthéon-Sorbonne et Florence Journot, maître de conférences en archéologie médiévale à Rennes. Nous y avons disputé du théâtre antique, des Minoens, du château fort, etc. Mais l'emploi du temps ou l'éloignement de chacun ne permettait guère ce rendez-vous supplémentaire que nous dûmes abandonner. Nous continuions de toute façon de nous rencontrer dans les Cepage et les Cirage.

D'autant enfin que, depuis la disparition de Philippe Bruneau, Alexandre Farnoux, son successeur dans la chaire d'archéologie et histoire de l'art grecs, et moi-même, nous avons éprouvé le besoin de rassembler plus longuement et plus agréablement qu'à Paris tout notre monde : nous avons donc créé, depuis 2001, une université d'été, un colloque annuel, les Rencontres d'archéologie générale, les *RAGE*, qui se tiennent au château des Hayes, en Anjou. Trois jours pleins, d'un jeudi soir au lundi midi vers la fin du mois d'août puis au début juillet, nous nous retrouvons ainsi à vingt-cinq en 2001, trente en 2002, autant en 2003, dans l'amitié qui lie tant d'entre-nous et dans le travail. Les deux séances journalières reprennent, développent et adaptent à la demande nos nouveaux cours, les nouveaux modèles théoriques, les sujets des Cirage et les problèmes intellectuels et scientifiques que chacun peut rencontrer dans sa

24 « Modeste Mignon à Potsdam », *L'année Balzacienne* 18 (1997), pp. 303-310.

25 AA, « Positions », *RAMAGE* 1 (1982), pp. 3-33, (en collaboration avec Ph. Bruneau). Pour Ph. Bruneau : « Balzac et l'archéologie », *L'année balzacienne*, 1983, pp. 15-50 ; « Balzac e la civiltà materiale », *Europa 1700-1992* (Milan, 1992), pp. 191-197 ; « Préface », *Le vêtement chez Balzac, extraits de la Comédie Humaine*, textes rassemblés par Fr. Boucher, 2001.

profession. Il fut question, suivant les années, du sport (Al. Farnoux), de l'ergotropie (M.-L. Portal), du vestimentaire (moi-même), de la brocante, du logement, du culte, des églises et de la transcendance, etc. (voir les thèmes dans la biographie de Pierre-Yves Balut, et dans les moyens de la recherche).

Tout cela, enfin, cours, collaborations, mémoires, expériences, séminaires, fut matière à **PUBLICATIONS**. Nous avons, depuis 1982, notre Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale, *Ramage*, dont quatorze numéros sont parus à ce jour. La périodicité, annuelle, ne fut pas toujours facile à conserver du fait des travaux de chacun, de la vie et de ces vicissitudes. Surtout que les articles – y compris les nôtres – étaient critiqués entre nous deux, réécrits parfois, élaborés en fonction de l'exigence que nous avons. Point de décisions d'acceptation ou de refus d'un comité de lecture, mais bien du travail sur les sujets choisis. Mieux valait ce que nous croyons être la qualité du propos, la cohérence de l'orientation, plutôt que l'artificialité de ce qui aurait été un produit à sortir coûte que coûte, dans une politique d'édition qui diffère d'une production scientifique ; plutôt qu'un remplissage de sollicitations opportunes ou suivant une thématique pour laquelle on rabat tous ceux qui peuvent écrire quelque chose la touchant de près ou de loin, la simple rhétorique créant le liant d'une disparate. À regarder les tables des *Ramage* et les thèmes, divers et souvent développés, bâtis à la longue, nous n'avons pas, je crois, démerité de l'université : fouilles modernes et contemporaines (6 articles), archéologie du catholicisme (9), de la mort (8), de la politique (5), du jeu (3), de l'art et de la littérature (8), de champs divers (14), des civilisations anciennes et exotiques (9), archéologie industrielle (2), agricole (6), vestimentaire (4), histoire de l'archéologie (9), théorie (9), artistique (9), patrimoine (3). Même si, nous l'a-t-on assez dit, la couverture de *Ramage*, originale pour les uns, agressive et peu académique pour les autres, tranche sur les cartons blancs ou les photographies choisies, sur les lettrages classiques des publications universitaires. Au moins nous remarque-t-on si on ne nous lit pas toujours. Après le bouleversement de ces dernières années – depuis 1996, nous n'avons pu sortir que deux numéros en 1998 et en 2001, le dernier préparé par Philippe Bruneau –, nous espérons retrouver la régularité en préparant les numéros en ligne, ici-même. Il faut dire, en tout état de cause, qu'elle se porte bien pour une revue savante, tirée entre 600 et 1000 exemplaires : les trois premiers numéros sont épuisés ; le premier, retiré. *Ramage* est né avec les Presses de l'université de Paris Sorbonne. La diffusion a connu aussi les soubresauts du service, qui n'a pas toujours disposé des moyens en financement et en personnel pour gérer, composer et fabriquer un temps, diffuser, expédier. Des fichiers d'abonnés ont disparu dans des ordinateurs obsolètes et défaillants. Malgré tout, nous restons avec constance une des premières ventes des Presses. Beaucoup d'organismes français – universités, bibliothèques, musées, directions des affaires culturelles, écoles d'architecture, archives, etc. – et étrangers pèsent la moitié des achats, l'autre étant constituée de privés qui ne sont pas tous nos étudiants, et moins encore ceux de l'année. La collection de Mémoires, mélanges et monographies d'archéologie générale, *MAGE*, se limite encore au tome I, première édition d'une partie d'*Artistique et archéologie*, en 1989 et au II pour sa réédition corrigée, augmentée et terminée en 1997 et désormais épuisée. Mais nous allons pouvoir reprendre les projets annoncés naguère sur les fouilles de Marly, la thèse de Bruno Bentz, l'ergotropie textile (celle de Marie-Laure Portal), les *Antimélanges* et l'archéologie funéraire, si le fonctionnement du site s'y prête !

La **VALORISATION DE LA RECHERCHE** ne s'est pas seulement pratiquée dans toute cette aide apportée à nos anciens maintenant professionnels. Dès 1978, Philippe Bruneau et moi-même avons été embarqués dans une formation propre à la Sorbonne, le diplôme de conservation

et aménagement du patrimoine et de l'environnement, organisé au niveau de la maîtrise, avec de la géographie, de l'archéologie, de l'histoire de l'art, et du droit spécialisé. La sélection se faisait sur entretien après la licence. J'y fis des cours sur la notion de patrimoine, non son histoire, à des étudiants avertis par notre « raout ». J'eus ainsi plusieurs occasions d'écrire sur le sujet²⁶, tout particulièrement celle d'ouvrir, comme invité, un grand colloque d'historiens sur le vandalisme dans la Révolution française²⁷. Lesquels historiens étaient beaucoup plus intéressés par mon analyse et ses conséquences comme outil d'interprétation des faits révolutionnaires que les historiens d'art et les protecteurs du patrimoine n'étaient capables de la comprendre. Il y eut quelques interventions de sourds, là et plus tard, lors d'une table ronde organisée par le maire de Riom, Jean Ehrard, qui était aussi l'historien, un brin malicieux, à l'origine de mon invitation.

Entre 1978 et 1982, je dirigeai l'inventaire des propriétés de la Ville de Paris – ce qui n'était alors pas dangereux, mais pas moins étonnant : la méconnaissance de la Ville sur la réalité de ses possessions, leurs diversités extrêmes puisqu'elles comprenaient des fontaines ou des églises, des bâtiments publics, des squares ou des appartements dans des immeubles miteux ; le simplisme et l'inefficacité des fiches d'inventaire, identiques pour toute chose, tout témoignait de quelque dysfonctionnement de l'administration. La situation était assez curieuse pour amuser chacun : les étudiants dans leurs visites des 3^e et 4^e arrondissements et moi dans l'apprentissage de la problématique d'un inventaire et dans l'invention d'une fiche opérationnelle et utilisable pour éclairer une politique de la Ville et pour former le regard, l'attention et l'analyse des étudiants. Dans le flou des services, l'opération n'a pas dû servir à grand-chose. Elle fut, pour nous, une grande source d'expériences et d'enseignement, entre autres pour toutes ces questions des rapports de la science, de la conservation, de l'utilisation fonctionnelle ou esthétique, de la gestion pratique, juridique, financière, de l'identité sociale.

Ensuite, pour sortir des mesures universitaires inadaptées de la dissertation et remplacer l'inventaire lui-même difficilement appréciable, je fis travailler chaque promotion sur un sujet qu'elle choisissait, à charge pour elle de l'élaborer, d'enquêter, d'analyser les résultats, de faire des propositions d'actions justifiées, chiffrées, et d'en faire un mémoire collectif, soutenu et diffusé. Je supervisai ainsi un mémoire sur le patrimoine révolutionnaire de Versailles en 1983, le Muséum d'histoire naturelle (1984), le potentiel patrimonial de communes de Franche-Comté (1985), puis de l'Indre (1986).

Le diplôme était bancal, organisé sur les disponibilités professorales plutôt que sur une cohérence de formation. Nous le sabordâmes en 1986 pour le remplacer en 1988 par ce que nous avons appelé l'Institut d'audit culturel, qui correspondait mieux à la compétence qu'on pouvait donner. Je fus responsable, avec Jean-Robert Pitte de cette réorganisation. L'idée n'était sûrement pas mauvaise puisque d'aucuns, privés ou publics, en reprirent au moins la dénomination. En réalité, il m'apparut vite qu'il était irresponsable de garder un an des gens qui pouvaient déjà travailler sur le terrain, quand nous ne pouvions guère leur proposer des postes à la sortie ; quand tout le milieu, l'administration du patrimoine ou de la culture, les édiles, les entreprises, les mécènes mais aussi les scientifiques, les artistes, etc., se souciaient peu des enjeux du patrimoine, de la cohérence d'une démarche décisionnelle, argumentée, pesée dans ses effets, ses coûts et ses moyens. Beaucoup, et c'est toujours vrai, préfèrent se bercer d'idées toutes faites sur l'Art, le

26 « Du patrimoine », *RAMAGE 2* (1983), pp. 207-237 ; « De l'irrépressible envie de vouloir tout garder » in *Apologie du périssable (la protection du patrimoine de la décennie 80 en France)*, Édition du Rouergue-Ministère de la culture (1991), pp. 287-289.

27« La double inconstance : patrimoine et conservation, vandalisme et destruction », *Révolution française et «vandalisme révolutionnaire»*, *Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand, 15-17 déc. 1988* (Paris, 1992), pp. 7-13.

Savoir, l'Histoire, le Passé, l'Avenir, etc., masquant mal les improvisations, les foucades, les limites financières sinon les incompétences. Les choses, essentiellement, marchaient à l'influence, aux caprices souvent coûteux, à l'ignorance suivant les intérêts limités des acteurs. Il en sortait toujours bien quelque chose, pas toujours mieux que rien cependant ; mais de toute façon pas de quoi y préparer des hommes. Nous nous sabordâmes ! Je ne regrette ni d'avoir vécu l'aventure, ni de l'avoir arrêtée. J'y ai fait mon expérience politique sur la gestion de l'avoir que nous produisons, particulièrement les archéologues, et sur la valorisation du savoir, ce qui a nourri quelques propositions d'*Artistique et archéologie* et beaucoup de cours sur nos responsabilités politiques et professionnelles en tant que scientifiques. J'en ai retiré qu'il valait mieux être un moine universitaire, qui est censé témoigner sans compromission, qu'un curé de paroisse qui compose sans cesse avec les faiblesses de ses ouailles.

D'autant que je continuais l'aventure non en formant les autres pour aller sur le front, mais en y allant moi-même, de conserve avec d'anciens étudiants engagés, comme tout particulièrement Isabelle Cousteil qui, avec trois autres amis de promotion, Isabelle Peyron, Sylvie Veber et Jean-Luc Higelin, avait fondé une association de mise en valeur du patrimoine qui se transforma heureusement en l'Agence Ithaque²⁸. Il s'agissait un peu de reconquérir un patrimoine dilapidé par des prétendants ! L'affaire connut bien des péripéties et bien des bonheurs : comme l'anniversaire de la firme Massey-Fergusson-France, un projet régional de Centre de la mer dans la baie du Mont Saint-Michel, la refonte du musée et la revivification du centre de documentation industrielle du Musée d'impression sur étoffes de Mulhouse, le centenaire de la recréation de Vierzon, etc.

Comme spécialiste du funéraire, de ses équipements, de son esthétique mais surtout de ses enjeux, j'eus moi-même l'incroyable chance, en conseiller de l'agence, de concevoir la cérémonie de panthéonisation de René Cassin, le 5 octobre 1988²⁹ : célébration privée au cimetière du Montparnasse ; cortège dans la ville aux seuls sons des timbales de la Garde républicaine ; remontée de la place des Invalides plongée dans le noir ; veillée militaire dans la cour de l'Hôtel en hommage au fédérateur des poilus de la Grande Guerre et au résistant de la seconde ; catafalque au Conseil d'État drapé dont il fut le vice-président ; cérémonie au Panthéon, comme promoteur – et écrivain de la première version, inspirée et littérairement révolutionnaire – de la Déclaration universelle des droits de l'homme, le cercueil emporté sous la coupole, aux accents de la Marseillaise de Berlioz, dans la lumière jaillissant des lourdes portes qui s'ouvraient et des miroirs qui se découvraient derrière la colonnade du prostyle. J'ai connu là, bien plus que la curiosité du scientifique, l'apothéose, en effet, d'un ordonnateur des dernières grandes pompes funèbres. L'agence eut de bien beaux marchés et des récompenses méritées : Isabelle Cousteil reçut, entre autres, des mains de Lagardère, le prix de la Fondation Jacques Douce, conféré par un jury d'hommes d'affaires.

28 Cf. *Ramage* 4 (1986), p. 11.

29 Cf. l'éditorial, « Funèbre et glorieux patrimoine » *RAMAGE* 6 (1988), pp. 5-12, où j'analyse le phénomène de la panthéonisation et présente un exemple récent et litigieux de gestion du patrimoine.

Après un tel panorama de vingt-cinq ans d'activité, après ce bilan plutôt bien rempli, historiographiquement, l'archéologie moderne et contemporaine s'impose à l'évidence. Elle existe puisque tout cela s'est fait sous sa bannière. Non seulement l'enseignement se continue, mais il s'étend au premier cycle, influence les autres champs qui le demandent, s'approfondit tant dans le cadre académique du troisième cycle que dans nos séminaires et colloques de haut niveau et cependant appliqués aux situations professionnelles, se diffuse dans une revue unique au monde – faut-il le dire –, étudie autrement et souvent autre chose.

Malgré tout, il faut le reconnaître, la réception est plus mitigée. Avouons qu'en vingt-cinq ans nous n'avons pas seulement additionné des études à toutes celles qui se font dans les disciplines voisines ; nous n'avons pas défriché un champ de plus dans le paysage familier de l'archéologie, de l'histoire de l'art ou de l'histoire. Nous avons pratiqué la critique des raisonnements dans nos disciplines. Puis nous les avons réélaborés, non simplement dans le cadre connu de nos pratiques, mais dans celui, beaucoup plus large, de l'ensemble des sciences humaines contemporaines. Mais, là-encore, non dans l'agrégat de toutes celles qui apparaissent ou disparaissent dans les mouvements divers des sciences actuelles, mais dans l'adhésion raisonnée à une épistémologie particulière de ces sciences de l'homme. Il en faut moins pour décourager beaucoup. Critique, théorie, épistémologie, nous n'avons pas seulement apporté des pierres à l'édifice : nous l'avons quand même largement reconstruit avec des manières de faire nouvelles. Même s'il était évident qu'il fallait récupérer l'utile des anciens bâtiments, d'aucuns ne s'y sont pas reconnus.

Passons sur les aveugles qui ne voyaient rien, qui nous reprochaient d'abandonner la fouille que nous exploitions au contraire mais à sa place³⁰ ; qui s'offusquaient des fondements théoriques quand ils en avaient eux-mêmes de plus dangereux sans le savoir ; qui s'effrayaient des mots, quand ils en acceptaient des gros, s'ils étaient présentés par les grâces de la mode. Passons surtout sur ceux qui ne nous lisaient pas, mais pensaient bien pouvoir se faire une opinion. Comme l'écrit Philippe Jockey, au demeurant attentif, lui, à nos positions, notre conception amplement développée, construite et exemplarisée, « est demeurée à ce jour encore largement ignorée du monde savant »³¹. Quand elle n'est pas combattue : l'actuelle réforme licence-mastère-doctorat, qui pouvait être une de plus parmi tant d'autres que subit l'université, se révèle être, à l'inverse l'instrument de remise au pas, révolution de palais, règlement de compte : en un mot, réaction, pléonastiquement obtuse et sectaire, contre ce qui n'est pas dans le rang, c'est-à-dire contre l'essence même de l'université. Seule demeure, remarquable, la juste présentation qu'en fit Jean Guillaume dans le *Grand atlas de l'archéologie de l'Encyclopedia universalis*³², en 1985, qui, hors des fausses querelles, pointe justement sa critique sur des faiblesses sensibles auxquelles nous avons déjà remédiées mais sans l'avoir publié encore, comme la question des rapports d'une archéologie du récent aux archives, à la fouille et à l'histoire.

Alors, après cette *défense et illustration historiographique* de l'archéologie moderne et contemporaine, il est bon d'en refaire une *épistémologique* (voir sa publication en ligne sur le site du Centre d'Archéologie Générale <http://anthropologiedelart.org/centrage/actualites-du-centre/>, sous la rubrique « Recherches ») où il s'agira moins, paradoxalement, de justifier cette extension

30 Cf. outre nos positions théoriques qui placent la fouille comme une démarche (proposition 285-289), la rubrique thématique de *Ramage* dans *AA* qui comporte six articles de fouilles modernes, par P. Perrin, Fr. Piponnier, R. Agache et Br. Bentz qui les recense.

31 *L'archéologie*, Paris (1999), p. 15.

32 J. Guillaume, « Les temps modernes », *Grand atlas de l'archéologie de l'Encyclopedia universalis*, 1985, pp. 384-385.

de l'archéologie aux époques modernes et contemporaines que de montrer que c'est en partant de cette nouvelle application archéologique et de la mesure de ses limites apparentes que nous avons été amenés – plus logiquement qu'historiquement, car tout se mène de conserve – à une refondation théorique de l'archéologie sur une science de l'homme d'où se déduit son organisation ; refondation à partir de laquelle nous sommes, cette fois, vraiment arrivés à une autre science de l'art, « l'artistique », qui nous arme pour une véritable archéologie générale, apte non seulement à régler toutes les difficultés des cas mais surtout à modéliser, c'est-à-dire à définir heuristiquement le moule dans lequel doit totalement se placer tout le contenu, la pâte et l'appareil, de l'observation des cas, en sorte de manifester tous les mécanismes de tout équipement fabriqué. Par quoi s'exposent déjà les principes et la construction théorique de toute la discipline que nous avons développés dans notre livre commun, à Philippe Bruneau et à moi-même, *Artistique et archéologie*³³.

³³ *Artistique et archéologie* I et II [Mémoires d'archéologie générale, 1 et 2] (1997), (en collaboration avec Ph. Bruneau), 389 p.